

L'ORIGINE DU PLAISIR

Les moralistes ont été durs pour le plaisir : ils nous en ont marchandé la jouissance, qui est pourtant si rare et si incertaine. Ils ont réservé leur faveur à la douleur, qui, à leurs yeux, approfondit la conscience de soi tandis que le plaisir la disperse, et qui oblige la volonté à se tendre tandis que le plaisir la fait succomber.

Toute notre nature nous incline vers le plaisir. Notre activité ne s'ébranle que pour l'obtenir. L'homme le plus désintéressé et le plus généreux ne cesse de vouloir donner aux autres le plaisir qu'il se refuse à lui-même : et de cet apparent sacrifice il retire à son tour un plaisir plus subtil. Pourtant le plaisir n'est pas seulement un état fugitif et peut-être illusoire. Il est obscur et incompréhensible. Quand nous l'éprouvons, nous sentons en lui toutes les puissances de la vie qui dans le même instant s'exaltent et s'annihilent : un accord semble s'établir entre le réel et nous, tantôt avec plus de vivacité tantôt avec plus de douceur ; et dans ce progrès intérieur on voit la conscience tout à la fois se complaire et se fondre. Ainsi, le plaisir ne se réalise qu'en se détruisant. Il est une contradiction vivante. Mais de plus il fait couple avec la douleur : or la douleur nous donne le sentiment le plus aigu de notre existence séparée, blessée et misérable ; elle nous atteint d'une touche plus personnelle et plus profonde que le plaisir le plus intense ; et si le désir, qui est l'absence de ce que nous aimons, est toujours accompagné d'une pointe de douleur, celle-ci subsiste au sein du plaisir même, auquel elle donne son ardeur et son impatience. Au moment où cesse la brûlure du désir, le plaisir s'anéantit en se consommant.

On a toujours remarqué combien la littérature du plaisir était pauvre à côté de celle de la douleur. Il semble qu'une vie humaine ne puisse devenir pour nous une source d'intérêt et d'émotion que par les malheurs qui la remplissent. Le malheur qui pourrait nous frapper nous mêmes ne nous suggère que des senti-

ments de crainte ou d'effroi, et nous croyons pourtant que celui qui le subit possède une expérience de la destinée humaine plus profonde que celle de l'homme heureux. De plus, l'homme heureux n'a pas besoin de nous : il se suffit à lui-même ; nous nous détournons de lui en l'enviant, mais en suspectant le bonheur même dont il se contente. La poésie, si elle n'est point un jeu, se nourrit de la douleur : il semble que tout gémissément soit un chant qui commence, et même que tout chant de joie ne soit qu'un chant d'espoir ou de délivrance.

Les philosophes eux-mêmes sont demeurés presque silencieux devant le plaisir. Ils n'ont pas su faire autrement que de le lier par une chaîne à la douleur. Platon dans le *Phédon* nous montre Socrate dans sa prison à qui l'on vient de retirer ses liens et qui se frotte la jambe avec satisfaction en disant : « Le plaisir et la douleur sont attachés ensemble ; la divinité, pour mettre fin à leur lutte, a fait que l'un ne peut jamais se présenter sans l'autre. » Mais il a peut-être tort de dire qu'ils ne peuvent exister en même temps ; il arrive souvent qu'ils cheminent en nous côte à côte. En lisant le *Philèbe*, on se demande s'il est possible de donner un sens, comme le croit Platon, à l'idée d'un plaisir pur dans lequel ne subsisterait ni l'amertume de la douleur ni la piqure du désir, car le plaisir est toujours considéré par Platon lui-même comme une génération et jamais comme une possession. Epicure surprend, bien qu'il représente peut-être l'opinion la plus commune, quand on le voit qui déteste la douleur plus encore qu'il n'aime le plaisir : même si on allègue, comme Brochard, que la simple absence de douleur ne suffit pas à le contenter et qu'il cherche à atteindre un plaisir positif dans la jouissance de la santé et de l'équilibre de la vie, on ne contestera pas pourtant que ce plaisir ne soit plus difficile à isoler que la douleur qu'il exclut ; il est réfractaire à l'analyse et fuit la main qui s'avance pour le saisir ; on peut mé-

me penser qu'il faut une certaine application de l'attention pour le distinguer de la pure indifférence. Toutefois c'est Schopenhauer qui a donné sa forme décisive à cette sorte de suspicion que chacun de nous éprouve à l'égard du plaisir et qui, au moment même où nous en jouissons, nous fait douter de sa valeur et peut-être de sa réalité. La vie, pour Schopenhauer, n'est qu'un désir douloureux et le plaisir qui l'apaise est un répit provisoire, un retour momentané à l'équilibre, c'est-à-dire au néant, mais qui nous donne une apparence de soulagement dont notre conscience s'empare avec avidité comme s'il s'agissait d'un bien véritable. Seulement, il s'interrompt presque aussitôt ; et dès que la vie recommence, nous ressentons de nouveau tous les tourments d'une activité qui ne s'exerce que dans la privation et dans la détresse.

Cependant il semble que la psychologie du plaisir et de la douleur traverse depuis une quarantaine d'années une sorte de crise. Jusque-là nous pensions que le plaisir et la douleur dérivent toujours d'une même cause : celle-ci, en variant d'intensité, engendrait tantôt l'un, tantôt l'autre. Par exemple, si cette cause était le désir, la douleur exprimait son état de tension et le plaisir son état de détente. Si le plaisir était, comme pour Aristote, l'exercice même de l'activité, il suffisait que celle-ci fût entravée ou surmenée pour que la douleur apparût. Si enfin on voyait, comme la plupart des modernes, dans une excitation d'origine externe la source de toutes nos affections, on était amené à dire, avec Jean Muller, Spencer, Wundt ou Richet, que toute excitation moyenne produisait du plaisir et toute excitation violente de la douleur. Or il ne semble plus possible aujourd'hui de soutenir que pour que la douleur apparaisse l'action accomplie ou subie par nous doit toujours dépasser une certaine mesure. La douleur nous paraît être plutôt une sensation particulière différente de toutes les autres et pourvue de certains organes propres. C'est von Frey qui, dès 1894, a accrédité le premier par des recherches expérimentales l'idée qu'il existait un *sens de la douleur* comparable aux autres sens et qui posséderait comme eux un siège original. Il a mis en lumière l'existence de certains points de sensibilité douloureuse, distincts des

points de sensibilité tactile ou thermique. Depuis lors, d'autres physiologistes ont cherché à montrer qu'il y a des nerfs spéciaux qui méritent le nom de « douloureux », parce qu'il faut qu'ils soient atteints pour que la douleur puisse naître, et qu'il y a même dans le cerveau un centre de la douleur formé par les « couches optiques » et qui entre en action chaque fois que nous souffrons. Bien que ces découvertes ne puissent pas encore être considérées comme acquises, il est remarquable que toutes les recherches correspondantes par lesquelles on a tenté d'isoler soit des points de plaisir, soit des nerfs du plaisir, soit des centres du plaisir, ont abouti à un échec certain.

Dès lors on a pu se demander s'il n'y avait point à cet échec une cause profonde. On a remarqué que la douleur a tous les caractères d'une sensation : elle est en général assez facile à localiser ; elle est une blessure qui nous est faite ; il est naturel qu'elle soit associée à un organe d'avertissement qui nous permette de préparer notre défense, et qu'elle rende le corps sensible dans la mesure où elle le rend vulnérable. Mais il en est tout autrement du plaisir : le plaisir le plus humble se diffuse dans tout l'organisme ; il cherche même à le quitter pour le dépasser ; au lieu d'inviter l'être, comme on le dit parfois, à se replier sur soi pour se complaire dans sa jouissance, il l'oblige à sortir de soi, à pénétrer dans le réel où ne réside pas à proprement parler la cause qui le produit, mais l'objet vers lequel il tend et auquel il doit s'unir dans une sorte d'hymen. Ce sont ces vues que l'on trouve exprimées avec beaucoup de science, d'ingéniosité et de subtilité, dans un livre récent de M. Pradines qui est le second volume d'une œuvre plus vaste consacrée à la *Philosophie de la sensation* : l'auteur, en commençant aujourd'hui l'étude des *sensations élémentaires*, cherche à montrer que le plaisir a sa source dans une activité intérieure qui ne peut s'accomplir et s'achever que par le moyen d'une participation à ce qui la dépasse, au lieu que la douleur a son origine hors de nous dans un choc que nous recevons et qui nous oblige à nous défendre.

Dans la douleur nous ne sommes que patients. Mais nous sommes les agents.

de nos plaisirs. M. Pradines rattache plus fortement que personne le plaisir au désir ; mais il n'accepte point pour cela de subordonner le plaisir à la douleur, ni de définir le plaisir comme une douleur qui cesse ; il prétend au contraire en déduire son indépendance totale à l'égard de la douleur. Et d'abord le désir n'est pas par lui-même douloureux. Il n'y a pas en lui cette attaque, et pour ainsi dire, cette morsure d'une réalité hostile qui est le signe que la douleur est là. Il est déjà un certain épanouissement de notre être, l'anticipation d'un certain bien dont il nous donne la présence imaginée. Nous nous complaisons toujours à désirer avant de posséder. Et le désir est une possession qui commence.

Quand le désir n'est point satisfait, nous éprouvons une déception, il est vrai, mais qui n'est point une douleur véritable : nous ne sentons point alors notre corps envahi comme dans la douleur par un ennemi qui nous blesse. Et M. Pradines analyse avec beaucoup de finesse les différentes formes de déception, selon que le désir se heurte à un objet qui le contredit et le transforme en un sentiment *répulsif*, ou qu'il ne trouve aucun objet capable de le satisfaire et se réduit lui-même à un état purement *privatif*, ou qu'il est interrompu au cours de sa satisfaction et subit tout à coup un arrêt *suspensif*. Dans aucune d'elles il ne trouve les caractères distinctifs de la douleur. Bien plus, personne n'a jamais confondu le plaisir véritable avec le pur soulagement d'une douleur. Nous ne cherchons pas à chasser le désir comme nous cherchons à chasser la douleur : nous cherchons à l'assouvir, c'est-à-dire à le réaliser et non pas à le détruire. Il se prolonge dans la possession qui en marque l'extrême pointe. M. Pradines reconnaît sans doute que « toute délectation est morose, c'est-à-dire retardée », que « là où elle culmine, elle s'effondre ». Mais il ne nous contredira pas si nous disons qu'au moment où le désir est satisfait et où le plaisir lui-même a cessé, nous ne sommes point ramenés à l'état où nous étions avant que le désir fût né ; le plaisir n'a été que le signe de l'accroissement de notre être et d'une communion plus parfaite qui s'est réalisée entre l'univers et nous.

Le propre du désir, c'est d'être un élan, un appel de l'être vers la réalité qui l'entoure et dont il cherche à sentir la parenté avec lui-même. C'est un effort pour rompre notre isolement. Le désir se présente sous les formes les plus diverses. Il arrive que l'on ne voit en lui qu'une volonté d'appropriation et de conquête. Mais en réalité, dans le désir le plus humble, chaque être se cherche lui-même à l'intérieur du monde ; il poursuit « une part de lui-même qui est détachée au milieu des choses et qu'il veut restituer à sa vie profonde ». En la retrouvant, il tend à réaliser son propre achèvement. Déjà, « le bec de l'oiseau cherche le grain qu'il n'a jamais perçu et la bouche du nouveau-né happe le sein qu'il ne sait pas voir ». Pourtant, le désir ne reçoit un contentement véritable que lorsque commencent à s'établir entre le dehors et nous ces douces communications dans lesquelles il nous semble qu'au lieu de prendre nous ne cessons de recevoir et de donner. Le plaisir éprouvé ne suppose pas seulement une affinité entre nous et l'être ou l'objet qui nous le donne : sous sa forme la plus haute, il tend toujours à produire une réciprocité. « Le plaisir donne à chacun de nous une sorte de vision ou d'intuition de lui-même à travers un objet ou un être qui demeure toujours autre que lui » ; mais en même temps cet être ne cesse de lui répondre et de lui faire paraître le réel significatif et bienfaisant. Le plaisir transforme le visage du monde : il suffit à donner aux apparences les plus communes un aspect lumineux et surnaturel. Il est magicien. Car comme le dit M. Pradines, si « la psychologie de la douleur est celle des obstacles et des contraintes, celle du plaisir est celle de l'amour où les obstacles s'effacent ».

La différence entre le plaisir et la douleur, c'est que celle-ci provient de certaines causes que nous subissons, tandis que le plaisir dépend au contraire d'une attitude intérieure de l'âme qui désire et provoque certaines fins. Nous imaginons toujours qu'il est également possible d'engendrer le plaisir et la douleur grâce à l'emploi de certains moyens matériels dont nous cherchons naturellement à disposer : mais ils ont moins de puissance à l'égard du plaisir qu'à l'égard de la dou-

leur, ce qui semble confirmer que la douleur seule est une sensation. L'histoire cruelle de l'humanité montre l'art raffiné dont elle a fait preuve dans l'invention des tortures et des supplices ; aujourd'hui l'adoucissement des mœurs la rend ingénieuse à découvrir des analgésiques. On sait par contre combien il est difficile de produire le plaisir par une action mécanique ; l'influence des excitants est toujours ambiguë et précaire. Encore faut-il reconnaître qu'ils sont toujours impuissants à produire le plaisir directement ; leur rôle est seulement d'éveiller le besoin ou le désir qui se portent au-devant de l'objet et réussissent à faire naître le plaisir au moment où la rencontre entre l'objet et nous devient une sorte de complicité. Le plaisir ne pénètre jamais dans une conscience indifférente. Les moyens les plus subtils ne réussissent à le créer qu'en engendrant d'abord en nous un appétit artificiel, mais qui ressemble déjà à l'amour.

« L'âme n'est qu'amour », dit M. Pradines. L'amour seul a assez de puissance pour faire apparaître en elle un plaisir véritable ; c'est pour cela que le plaisir

est toujours désintéressé. Au lieu de nous replier sur nous-mêmes comme la douleur, il nous dilate au delà de nos propres frontières et nous unit au réel dans un embrassement. Il est le signe que l'être a atteint hors de soi ce qui est encore en soi, mais qui prolonge et surpasse pourtant son être propre. Il y a plus : bien que ce soit le désir qui produise le plaisir et qui le gouverne, il n'est pas vrai de dire que c'est le plaisir que nous aimons : car nous n'aimons jamais qu'un objet ou un être ; et le plaisir est seulement l'effet de la solitude rompue, d'une union réalisée entre le moi et ce qui l'entourne. Notre capacité d'éprouver du plaisir est donc proportionnelle à notre puissance d'aimer ; et le plaisir même que nous éprouvons n'est pas comme on le croit, un avantage égoïste que nous retirons de l'amour, c'est une grâce que nous rendons à la nature entière, mais surtout aux êtres qui nous aiment et dont le regard tourné vers nous ne cesse de nous demander cette récompense.

LOUIS LAVELLE.

(*Le Temps*)

LA LECTURE

Les saisons de transition trouvent dans l'homme quelque chose de vulnérable que l'été et l'hiver lui laissent ignorer. Ces deux époques de l'année lui communiquent un peu de leur épaisseur, de leur solidité opulente ou engourdie. Mais que germent les bourgeons ou que tombent les feuilles, et le voici comme désarmé en face des émotions multiples qui l'assaillent. J'aimerais penser qu'Achille, comme Siegfried, n'ont pu découvrir au danger ce talon ou cette épaule mortels qu'à l'heure même où leur cœur défailloit sous le poids d'impressions trop lourdes ; impressions que nous ressentons tous quand la terre en travail de changement nous communique ses angoisses.

L'automne surtout dispose pour nous d'une profusion de sentiments, sinon exceptionnels, du moins plus rares quand on sait les écouter, que ceux qui nous accompagnent chaque jour. Nous nous apercevons souvent que, si heureux que nous paraissions ou que nous croyions être, il y a place en nous pour une insatisfaction qui donnerait volontiers asile aux états

de conscience les moins fixes, les plus variables. Un trouble se forme qui n'est pas sans analogie avec cette inquiétude qui emporte les oiseaux migrateurs. En tout cas, ce malaise équinoxial nous donne une réceptivité toute particulière ; amour ou tristesse, charité ou misanthropie, enthousiasme ou mélancolie, nous accueillons ce qui se présente avec un tremblement douloureux, comme le maître d'un palais pourrait recevoir un mendiant à la veille d'une révolution. Arrogance et sécurité ont également disparu. Aussi, de toutes les saisons, l'automne est-elle sans doute celle où la lecture est le plus profitable ; nous nous défendons moins contre les mots, contre les idées d'autrui ; nous acceptons qu'il nous impose sa métaphysique, son expérience, ses rêves involontaires ou savamment combinés, son sens des apparences, sa divination des profondeurs. Le conteur habituel se transforme en sibylle qui nous traduit à nous-mêmes nos oracles secrets. L'homme ne grandit que par ses métamorphoses. Le livre lui permet de les

éprouver les unes après les autres ; il lui rend sa part d'universel.

Il n'y a pas, à nos yeux, de façon de lire plus agréable, ni plus pénétrante, que celle qui accompagne une soirée d'automne, à la campagne, et la présence d'un bon feu. S'il y a tempête au dehors, si le vent rabat la pluie contre les vitres et bouleverse les dernières feuilles, s'il ronfle dans les cheminées et siffle dans les corridors, le plaisir est complet. Qu'on s'interrompe dans sa lecture, qu'une pensée trop sincère vous remette en face d'émotions que vous avez éprouvées ou vous restitue des souvenirs trop intenses, qu'un vers inouï éveille en vous des échos familiers, ce bruit de portes qui s'ouvrent et se ferment que l'on entend parfois au fond de sa conscience, et l'on laisse un moment sa lecture pour regarder danser les flammes. (Je parle ici d'un luxe très rare et très beau, je le sais, d'un plaisir dont leur fortune et le progrès ont privé la plupart de nos pauvres contemporains.)

Il faut qu'une certaine rumeur, une certaine vue du monde escortent le fait de lire, comme si le tumulte et le chatolement qui se trouvent dans les pages devaient paraître aussi au dehors et nous rappeler que le livre est vrai et qu'il se continue partout et toujours, étant éternel dans ses éléments fondamentaux qui sont la peinture de l'homme. Sous ses formes symboliques les plus faciles, le feu s'adapte merveilleusement aux pensées qui nous viennent alors, qu'il étincelle, se fâche, s'élance pour conquérir l'espace, balance ses hautes crêtes dorées, puis faiblit, lutte, retombe, s'évanouisse, c'est l'amour, c'est l'ambition, la gloire, notre destin même ; qu'une cendre chaude couve, où se ranime, de loin en loin, un point rouge, un éclair interrompu, c'est notre mémoire. Ainsi il ne cesse point d'être au centre de nos préoccupations, de nous réunir à ce qui fait l'objet de notre voyage spirituel.

Une des souffrances les plus constantes de l'homme et l'une des mieux dissimulées à ses propres yeux, c'est qu'il n'a qu'une seule vie à sa disposition : une seule vie dans ses circonstances extérieures, une seule vie par les tendances profondes et mécaniques de son caractère. Mais son esprit même et d'innombrables nébuleuses psychiques qui flottent dans sa conscience lui font concevoir qu'il aurait pu éprouver bien d'autres formes d'existence, bien d'autres sentiments, bien d'autres aventures. Il est en soi comme dans une prison dont il voudrait souvent s'évader. Comment le faire ? Les évasions sont nombreuses : il y a la religion, il y a l'amour ; il y a le voyage, le rêve, le théâtre ; il y a enfin la lecture.

Emerson disait, un jour, qu'il faut bien que l'homme soit admirable puisque nous admi-

rons Shakespeare et que dans Shakespeare il n'y a rien qui ne soit dans l'homme. On pourrait chicaner là-dessus et soutenir que la beauté de Shakespeare vient de sa forme plus que de son humanité. Mais en demeurant dans la voie d'Emerson, étonnons-nous que chacun de nous puisse prendre un tel plaisir à lire le récit d'événements qui ne lui sont jamais arrivés et l'étude de caractères qui lui sont inconnus. Nous n'avons pas mis le feu à Rome et chanté sur la terrasse d'un palais devant une ville ronflante de flammes ; nous n'avons pas hésité à tuer notre beau-père en le soupçonnant d'avoir assassiné notre père ; nous n'avons pas adouci le loup de Gubbio avec de bonnes paroles et il ne nous a pas suivis comme un chien docile. Qu'est-ce donc qui nous émeut à la lecture de Tacite, de Shakespeare ou des Fioretti, devant Néron, Hamlet ou saint François d'Assise ? Je pense qu'il y a en nous tous du tyran, du douteur et du saint. Quel enfant, autrefois, n'a pas rêvé de se battre contre l'Allemagne et de reprendre l'Alsace-Lorraine pour rentrer, triomphant, à Strasbourg et à Metz ? Quel adolescent n'a pas envié le sort de Don Juan ? Dans chaque homme, il y a un peu de tous les hommes. C'est au livre à réveiller ces innombrables instincts cachés sous la monotonie et la platitude de notre existence quotidienne ; à nous donner, un instant, l'illusion que nous réalisons ce que nous avons de religieux avec Pascal, d'ambitieux avec le cardinal de Retz, d'amoureux avec Racine ou Emily Brontë, de schizophrénique avec Gérard de Nerval ou Rainer Maria Rilke, de criminel avec Dostoïewski. Nous connaissons alors tous les bonheurs, nous éprouvons toutes les angoisses, nous vivons tous les romans, nous éprouvons tous les drames ; notre existence limitée, appauvrie, morcelée, s'étale, s'enrichit, se développe ; de notre faible condition nous nous élevons à une condition totale. Nous sommes enfin nous-mêmes.

Les ennemis de la lecture diraient volontiers qu'elle n'est qu'une valeur de compensation, un moyen d'éviter ou de supplanter la vie. Mais c'est une erreur ; son vrai rôle est d'être une valeur de complément. Les hommes d'action ont beaucoup lu. Alexandre était nourri d'Homère : le grand Frédéric raffolait de Voltaire ; Bonaparte emportait Werther dans sa campagne d'Égypte et pouvait parler longuement de Corneille.

Quelles richesses la lecture ne nous a-t-elle point apportées ? Pour moi, qui l'ai toujours aimée, quand j'interroge ma mémoire, je la trouve véritablement hantée de scènes et de personnages innombrables. J'ai l'illusion d'avoir assisté à la naissance de plus d'un monde. Les héros m'ont emporté jusqu'aux origines de notre race. Grâce à eux, je crois

avoir assisté, après le Déluge, à la réconciliation de Dieu et de la terre, lorsque dans la Genèse l'Eternel, tout repentant de son erreur et frémissant d'amour pour sa création, dit à Noé : « J'établis donc mon alliance avec vous, et nulle chair ne sera plus exterminée par les eaux du déluge, et il n'y aura sera dans la nuée, et je le regarderai afin qu'il me souvienne de l'alliance perpétuelle entre Dieu et tout animal vivant ou quelque chair que ce soit qui soit sur terre. » Grâce à eux, j'ai vu dans Hârivansa l'Océan irrité venir, avec Gangâ, souiller les pieds de Brahma, et lui manquer de respect, Brahma le maudire et l'Océan, pour se défendre, formuler déjà tout le déterminisme moderne en rappelant au dieu qu'il n'agissait ainsi que pour obéir à la violence des vents, au poids des nuages et à l'influence de la lune, c'est-à-dire à l'ordre créé par Brahma même. Et Brahma de répondre avec une douceur divine : « Sois tranquille, tu n'a rien à craindre. Ma colère est épuisée. » Grâce à eux, j'ai vu dans l'Edda de Sœmund le Sage surgir pour la première fois les trois Nornes, au-dessus de la fontaine d'Urd, qui coule au pied de l'arbre Yggdrasill, lequel supporte le monde. L'une est Urd, qui inscrit le passé sur une planchette de bois ; l'autre, Verdandi, qui n'ignore rien du présent, mais la troisième, Skuld, qui devine l'avenir, est sans cesse en lutte avec elles deux.

Mais où donc sa fantaisie n'emporte-t-elle pas le lecteur ? L'Athènes de Périclès lui est familière comme la Rome de Juvénal. Il tient à sa disposition la Florence de Boccace, le Weimar de Goethe, le Paris de Balzac, le Londres de Dickens, le Saint Pétersbourg de Dostoïewski, le Salem de Nathaniel Hawthorne. Aujourd'hui même que chaque pays a sa littérature et que le goût des traductions s'est partout répandu, il peut, selon son désir, courir de Montmartre à Montparnasse, savoir comment l'on vit et ce que l'on pense à Madrid, à Copenhague, à Berlin, à Moscou, à New-York, dans le Bengale.

Je souris quand j'entends des esprits qui se croient avisés et qui se veulent pédants m'affirmer qu'ils ne lisent jamais de romans, parce que ce n'est pas une lecture sérieuse,

mais qu'ils préfèrent les mémoires. Je ne dirai de mal d'aucun livre, et encore moins des mémoires. Mais, pour ma part, j'avoue devoir infiniment aux romanciers et aux moralistes ; c'est-à-dire tout ce qu'on peut obtenir de connaissance des hommes, qui est plus sensible chez Montaigne ou chez Stendhal que dans les souvenirs de Mme de Staël-Delaunay ou dans ceux du baron de Damas.

Le lecteur a, lui aussi, ses aventures, qui sont ses rencontres avec les ouvrages qui l'ont bouleversé. Aventures plus frappantes avec les auteurs qu'il découvre lui-même qu'avec ceux qu'on lui a appris à connaître dès le collège. Je me souviens, comme si j'y étais encore, du jour où je lus le Trésor noir, de M. Henri de Régnier, au moment de son apparition ; relevant de maladie, ce fut un ami qui me l'apporta. C'était une matinée de mars, balayée de mistral, avec un de ces cieux si éclatants et si cristallins qu'on a l'impression qu'ils pourraient se briser comme une voûte de serre. Je regardais avec une émotion indicible la couverture bise, gravée d'un trèfle qui me paraissait magique. Je me souviens aussi que je découvris les Oiseaux s'envolaient et les fleurs tombent, d'Elémir Bourges, dans un square de Marseille, voisin de chez moi et que l'on achevait à peine de planter, au pied des ascenseurs de Notre-Dame-de-la-Garde. Adossé à une petite maison, où mugissaient les appareils hydrauliques qui actionnaient le funiculaire je m'éprenais d'Isabelle, de Josine, du grand-duc Floris. Par la suite, je ne devais plus les quitter. Aujourd'hui encore, si j'ouvre ce livre, j'entends le grondement de l'eau ; je vois la couleur spéciale de ce septembre déclinant, au fond de cet enclos, où tous les arbres étaient nains, et le visage mélancolique de ma mère qui m'accompagnait dans ma promenade. Ainsi, non seulement la lecture vous offre tout ce qui existe en dehors de vous, mais elle donne un tel retentissement à ce que vous êtes qu'elle le prolonge et qu'elle fixe parfois le souvenir d'instant qui, sans elle, n'auraient peut-être laissé aucune trace de leur éphémère passage !

EDMOND JALOUX.

UNE COUR D'AMOUR AU LAOS

Saigon, janvier 1933.

« Vous verrez, m'avait-on dit. La pluie convient au charme mélancolique de Hué. Mais dès que vous serez au Laos, vous aurez beau temps. »

Je ne connaissais du Laos que sa renommée : un peuple souriant, borné dans ses désirs, facile et peu enclin au travail. Le pays s'est de lui-même remis à la France, et il n'y a, entre les Laotiens et nous, aucun souvenir violent. Enfin, le gouverneur général Pasquier, qui administre l'Indochine avec une ferme sagesse et une activité clairvoyante, voulait bien me permettre de l'accompagner dans ce pays où on ne va guère.

Comme on me l'avait annoncé, dès que nous eûmes passé la frontière de l'Annam, le temps changea. Nous avions quitté Hué sous les nuages, et nous nous élevions dans une brume assez froide. Le Laos atteint, le ciel devint bleu. Personne ne s'en étonna. Dès le premier village, j'eus une vision du pays, Le peuple entier bordait la route. Hommes, femmes, enfants, attendaient. Ils pouvaient sembler assis sur les talons, ou agenouillés, au gré de l'observateur. En réalité, ils ont inventé la prosternation confortable. Des deux mains ils présentaient un bol, une assiette, un plat, quelquefois, doré et travaillé, quelquefois de fer émaillé, qui contenait une fleur. D'autres tenaient simplement la fleur entre leurs mains jointes. Les fleurs étaient souvent le calice blanc du frangipanier ou la crête grenat de l'amarante, ou du trèfle blanc, ou de délicieuses grappes d'orchidées entre blanc et mauve.

Quelquefois aussi l'offrande comportait de petites bougies de cire jaune. Les chasseurs de ruches vont chercher cette cire au haut des arbres, qui ont presque tous des fûts très droits et très lisses. Ils plantent dans l'écorce, de façon à atteindre légèrement l'aubier, ni trop ni trop peu, des chevilles qui leur servent d'échelons. Immunisés par l'habitude contre les piqûres, ils trouvent dans les hautes branches les gâteaux de cire et de miel, et les lancent à terre. Le miel est méprisé. Mais la cire forme tous ces menus cierges votifs, parcourus d'une mèche de coton.

Le gouverneur général passe et prend ces offrandes qui signifient la soumission. Il serait grave d'omettre, ou de refuser, ou de jeter une de ces fleurs. Son officier d'ordonnance, le charmant capitaine Brusseaux, son chef de cabinet, M. Norre, aident à la cueillette. Quelquefois, au dernier rang, une femme pousse un enfant qui tend éperdument son bouquet. Les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre, et plus loin les enfants. Il y a de certaines préséances selon l'âge et peut-être selon la fortune. La tête de file est faite par des matrones considérables, puis à mesure qu'on parcourt ces files agenouillées les visages deviennent jeunes, regardent de coin, se détournent. Les fleurs sont mises dans de grands plateaux et versées de là dans les voitures.

Nous arrivons ainsi, vers le coucher du soleil, au bord du Mékong, à Savannaket. Le point est important, et, devant la résidence, c'est tout un peuple que nous trouvons rangé en

demi-cercle sur les talons, et sur les genoux. Mais après la remise des fleurs, une autre cérémonie nous attend. A la résidence, au fond du vestibule des fauteuils ont été assemblés pour nous derrière trois édifices compliqués, où il y a des fleurs, mais aussi des gâteaux en forme de fleurs, faits avec de la farine de riz teinte en rouge. Au milieu de tout cela, des galettes plates, des œufs cachés comme dans un nid et de petites tresses de coton blanc. Tout un peuple est à genoux. Au premier rang, les fonctionnaires indigènes. Ils portent des dolmans de coutil blanc avec les parements officiels, noirs et brodés en or de branches de gui. En guise de pantalon, ils portent le sampot, cette pièce de satin qui est ramenée entre les cuisses et renouée à la ceinture, comme la chiripa des gauchos. Ce semblant de culotte en safran vert ou cuivre, et les bas qu'on voit jusqu'aux genoux, donnent à ces Asiatiques une apparence de déguisement Louis XV. Les poitrines sont chargées de décorations.

Un vieillard qui est au premier rang commence à chanter des prières, à genoux et les mains jointes. La musique fait bizarrement penser à celle de notre office des Ténébres. Le public dans la même attitude répond une sorte d'Amen. Puis, toujours sur les genoux, le personnage considérable qui a chanté, couvert d'ordres et de plaques s'avance devant le gouverneur général. Il porte ses mains jointes à son front et s'incline. Alors commence une étrange cérémonie, Le gouverneur général tient la main ouverte, la paume en haut, son voisin lui soutient le bras. Alors le Laotien lui remet une fleur; puis il détache des bouquets un fil de coton et le lui noue autour du poignet en murmurant une incantation. Et il s'incline encore. Pendant ce temps résonne un instrument fait en longues tiges, une sorte d'orgue portatif, qui a le son nasal et fort de la flûte de roseaux. Il joue un thème simple, une sorte de motif ornemental qui se répète sans fin. C'est maintenant une vieille femme qui s'avancant à genoux met un œuf dans la main du gouverneur, en riant, en chantonnant mille souhaits de prospérité, en nouant un second fil de coton. Chacun de nous a bientôt son offrande dans la main, fleur, gâteau œuf, et son lien autour du bras. Pour que le vœu ait son effet le fil doit être gardé sept jours, Je crois qu'on peut le brûler. Sans aucun prétexte il ne doit être coupé. La cérémonie s'appelle un bassi.

Pendant, tandis que le résident, M. Détrie, nous reçoit, une fête s'organise devant la résidence, ou plutôt, selon la coutume laotienne, une cour d'amour. La vaste esplanade est garnie de deux files d'abris illuminés. Dans chacune de ces tentes, les filles se tiennent assises les unes à côté des autres, serrées comme des pigeons sur un perchoir. Davant elles les garçons sont pareillement accroupis. La musique joue. Le plus faraud s'adresse à la plus belle, et chante en improvisant. Vous devinez quel est le thème de ces déclarations. Les paroles, me dit-on, en sont à la fois vives, mais enveloppées. Le chanteur, ne se

permet que l'allusion et, dans beaucoup de liberté, il n'y a point de grossièreté. La jeune fille répond avec dédain. Le jeune homme insiste. C'est la chanson de Magali qui recommence.

La scène est bien curieuse à observer. Sous la lumière vive, les jeunes filles, serrées les unes près des autres, gardent l'attitude la plus indifférente. Leurs figures rondes, la courbe de leurs yeux noirs, leurs regards absents, le souverain détachement avec quoi elles laissent parvenir jusqu'à elles ces vaines paroles, font la plus plaisante des comédies. Leur costume est charmant : une jupe attachée de côté, une blouse claire, et là-dessus une écharpe claire en sautoir. Les jeunes gens les pressent de leurs souhaits, étendent les bras, se rapprochent peu à peu. Nous voyons à contre-jour la longue tortue que forment leurs dos penchés. A un mot heureux, les applaudissements éclatent. Mais si ardente que soit cette cour publique, si enveloppante et si proches que soient ses gestes, on dit qu'ils ne vont jamais jusqu'à effleurer ces filles immobiles.

Savannaket est au bord du Mékong, que le couchant teint de rouge. Le lendemain, nous sommes partis à travers l'éternelle forêt-clairière pour un endroit nommé Saravan. La journée s'est passée aux mêmes cérémonies. Mais elle a été marquée par une visite dont je voudrais dire un mot au lecteur. Nous l'avons rendue à un ancien résident, M. Vitry, qui tant il aime le pays, s'est fixé au Laos. J'ai trouvé un homme de l'aspect le plus jeune, la figure nette et régulière, qui a été un grand constructeur de route et qui dans sa retraite est grand chasseur. Il vient de faire un « triplé » d'éléphants, ce qui peut passer pour un joli coup de fusil. Les rabatteurs ramenaient un troupeau où l'on avait compté dix-sept éléphants, à travers un bois d'où les bêtes ne pouvaient déboucher que par deux sentiers. M. Vitry installa son pliant à cent mètres du bois, à distance égale des deux issues, et attendit, tranquillement assis. En effet, les bêtes effrayées par les traqueurs, apparurent au galop par l'une et l'autre porte. Mais ce qui n'était pas prévu, les deux troupes tendirent aussitôt à se rejoindre, c'est-à-dire qu'elles chargèrent ensemble dans la direction de M. Vitry. Celui-ci ne bougeait pas, sa carabine en travers sur les genoux. Les éléphants arrivent à cinquante mètres, il est toujours immobile. Enfin, à trente mètres, il épaula, abat en deux coups deux vieilles femelles dont la stature dominait le troupeau, recharge, et du troisième coup fait tomber un mâle à défenses. Le reste se disperse. La scène avait duré sept secondes. M. Vitry, habite, à l'endroit où un fleuve tombe en cascade, dans un paysage enchante, une maison qu'il a construite sur le type des maisons laotiennes, c'est-à-dire sur pilotis, mais grande et meublée avec un goût charmant. Les décors de boiseries et d'enduits, et jusqu'à l'atelier où il travaille témoignent d'une invention et d'une adresse mêlées à je ne sais quel besoin d'élégance au fond de cette brousse. M. Vitry reçoit les nouveaux livres. Par eux par les revues, il suit dans la solitude le cours de l'esprit. Il est impossible de voir une intelligence

plus vive et mieux disciplinée. Sans ambition que vivre la vie qu'il s'est choisie, il a refusé un poste de résident supérieur. C'est dans cette liberté qu'il est son maître. Il est charmé du Laos, il n'est point diminué ni asservi.

Saravan, où nous avons couché, est aussi une résidence imitée d'une maison laotienne. Pour la première fois la nuit, j'ai entendu le *hop!* impérieux du tigre, différent de toutes les autres voix, grave et brutal. Le tigre et la panthère sont les hôtes familiers de ces forêts. Quelqu'un me dit en avoir, étant en automobile, rencontré un sur la route. L'animal a pris le petit galop, en se retournant parfois la gueule ouverte comme on le voit dans les ménageries. L'automobile étant découverte et la situation devenant délicate, celui qui me racontait l'histoire a pris le parti de corner. A ce bruit, l'animal s'est détendu d'un seul mouvement, avec une grâce et une force incomparables, comme dans un film au ralenti, et d'un bond il a disparu dans la forêt.

Il y a, au sud de Saravan, un plateau en partie volcanique qu'on appelle le plateau des Boloven, qui a été, et qui est encore en partie un repaire d'insoumis. Nous l'avons traversé le troisième jour. A Pak Song, la population attendait, selon l'usage, avec des fleurs. Mais sur ce plateau, haut de près de mille mètres, on voyait bien que la race laotienne était remplacée par une population plus dure et plus rustique. Les hommes étaient vêtus à l'européenne de pantalons, de chemises et de vastes blanes ou rayés, qui sont me dit-on, des cotonnades du Siam voisin. Ces populations n'enterrent pas leurs morts. Ils les placent dans des petites maisons élevées sur des perches et réunies en cimetières.

Autant la montée du plateau est abrupte, autant la descente en est douce. La route descend de huit cents mètres sans faire un lacet. Et elle aboutit à Pak-Sé, où nous aurons notre dernière vision du Laos. Là encore un bassi est célébré. Mais cette fois, il est accompagné de discours. Le gouverneur général a pris la parole, et il a recommandé aux Laotiens, en style paternel de conserver leur sourire aimable et doux, mais de montrer aussi du goût pour le travail. Après quoi, il a demandé à la population si elle désirait quelque chose. La réponse a eu de quoi étonner même un homme qui a l'expérience des hommes. Ce peuple sage a répondu qu'il ne désirait rien.

On m'a conté un autre trait de la prudence laotienne. L'adultère est puni par les lois, mais avec clairvoyance. A la première faute, c'est l'amant qui est condamné, et il est vrai qu'on peut le croire le plus coupable des deux. A la récidive, c'est la femme que la loi frappe, car elle ne peut plus plaider la surprise. Mais si pour la troisième fois le même crime est encore commis, cette fois c'est le mari qui est considéré comme coupable. L'expérience ne lui a rien appris. Une faiblesse si invétérée a paru sans excuse au législateur.

HENRY BIDOU.